

Jean-Bernard Nkoua-Mbon

Le  
**parcours**  
d'un  
**enfant de**  
**Poto-Poto**  
*L'indoubile*

Récit



Préface du Pr Richard Roger Urbain BILECKOT

JAMA

L'Harmattan



**Jean-Bernard Nkoua-Mbon**

**Le parcours d'un enfant de Poto-Poto :  
l'indoubile  
Récit**

*Préface du Professeur Richard Roger Urbain BILECKOT*

**L'Harmattan**

Du même auteur

*Le carabin, l'oncologue*, L'Harmattan, Paris, 2023

© **L'Harmattan, 2023**

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>

ISBN : 978-2-14-034451-0

EAN : 9782140344510

Comme la nuit paraît longue à la douleur qui veille, la journée bien lente au mercenaire, l'année interminable au pupille qui se bat sous la surveillance d'une mère attentive.

(Horace)



## Préface

Ce récit du Professeur Jean Bernard NKOUA MBON exprime la conjonction de la force de l'innée avec le champ des possibles du monde d'avant !

Ce parcours invite certains, les congénères et les autres, les cadets et les enfants, à revisiter ou à connaître ce champ des possibles qu'auront été les vingt premières années postcoloniales.

Bien au-delà de tracer tout simplement l'itinéraire d'un enfant né à Poto-Poto dans une famille peu nantie, cet ouvrage démontre oh combien il existait des possibilités et des opportunités.

Possibilité d'accès à une école républicaine intégrant toutes les composantes de la société d'alors et qui, sans trop en demander aux parents assez souvent illettrés et démunis, disposait des conditions élémentaires et suffisantes d'apprentissage et de progression. Cette école publique pouvait transporter chacun, à la seule force de son mérite à la réussite et à l'accès au monde du travail.

Possibilité d'édification d'une nation lorsque l'école de la République scolarise tous ses enfants de façon univoque et sans aucune discrimination et héberge en internat ceux venus des régions lointaines ou nourrit en demi-pensionnat ceux des milieux défavorisés.

Possibilité de communication, de transport et d'échanges dans un espace étendu peu aménagé et sans modernité, mais offrant une certaine accessibilité des lieux. Ainsi, on pouvait se rendre, de Brazzaville à Madingou et à Loudima, de Poto-Poto à Gamboma, et de façon épique, de Gamboma aux villages environnants en usant d'un engin fortement usité alors « le vélo », entré en désuétude

depuis lors, mais pourtant remis en lumière en ces temps de modernité et d'écologie ailleurs. De même, existait la capacité de communication épistolaire dans un environnement d'espace et de temps non encore modernisé comme en témoignent les correspondances d'un enfant à sa mère et la réception par la poste du bulletin de notes scolaires !

Possibilité d'appui, d'aide, de soutien par des liens familiaux et amicaux emprunts de sincérité, de solidarité et d'amour.

Ainsi l'égaré rencontre une compassion et dans le drame ou la déperdition apparaît un sauveur familial ou amical. En ces temps-là, toute la société comme dans un élan commun s'organisait à travers la famille et les amis à émanciper chacun et le conduire à l'épanouissement.

Ainsi en illustration interviennent tantôt un frère pour la rescolarisation, un ami au secours de la veuve et de l'orphelin !

Frères, sœurs, mères et pères étaient-ils tous dans ce champ de possibles où n'existaient pas le cousin, le tonton, la tante, le voisin et dans lequel, le temps intergénérationnel relie les grands-parents aux enfants, la mère à ses enfants, les aînés, les gens du quartier et du village, à tous les enfants.

Gloire et Honneur à ce tissu familial au sein duquel, l'amour, la solidarité et la bienveillance transpercent les limites de la cellule parentale génétiquement constituée.

Possibilité d'action et d'emploi par les bien plus nombreuses opportunités de travail ouvrier et agricole en dépit de la pénibilité relevant de l'absence de modernité.

Possibilité de loisirs sains pour des enfants tant en milieu rural qu'en milieu urbain où le « mwana foot » était

vecteur d'opportunités de rencontres dans un climat social et émotionnel apaisé.

Ce champ des possibles aura été sans doute le terreau sur lequel a pu d'une part, s'exprimer le tempérament propre de cet enfant de Poto-Poto et, d'autre part, se développer un leadership de progrès. En ce sens, Jean Bernard NKOUA MBON montre combien il faut croire en soi et comment l'élan vital conscient ou inconscient nous dicte des attitudes, des pratiques et des décisions nous conduisant à l'accomplissement et à l'épanouissement.

En fin de lecture et en miroir, le temps présent qui donc est le monde d'après, apparaît pire qu'une dramaturgie, lorsque n'existent presque plus pour l'enfant du quartier populaire ou du village, ce champ des possibles pour l'école, la santé, l'emploi, dans un environnement émotionnel, social, politique et économique plutôt hostile. En effet, le temps présent amoncelle à longueur de journées des récits de précarité, pauvreté, faillite de l'école publique, faiblesse du système de santé, vulnérabilité du monde ouvrier et agricole, gangstérisme ou dépravation d'une certaine jeunesse, prédation et kleptocratie de certains lettrés mis en position de fonction et de responsabilité, résignation, abandon, perversion et exil des intellectuels et triomphe des imposteurs, des usurpateurs et des incompetents.

De manière sibylline, cet ouvrage peint le tableau d'un Congo qui a régressé, passant de l'indépendance à la fin des années 70, d'un écosystème familial solidaire de type traditionnel et d'une administration au service de la population qui aurait pu être le socle de l'édification d'une nation, à un État en déperdition et en faillite à cause d'une bien mauvaise sortie de route historique et politique.

A l'image de Jean Bernard NKOUA MBON, que chacun en fasse le procès, puis plaide pour la rédaction d'un

roman national fédérateur dans lequel le récit de chacun contribue à écrire une page ou un chapitre.

Professeur Richard Roger Urbain BILECKOT

## Chapitre-I :

### Le déracinement

Ma mère, cette très belle femme, née à Entsiala, un village Gangoulou, situé à 7 km environ de Gamboma, était arrivée à Brazzaville en 1956, rejoignant son mari, mon père. Elle était issue d'une famille nombreuse, dont une sœur aînée mariée à un agent de santé, chef du dispensaire de Mbaya, village qui héberge la chefferie de tous les territoires Gangoulou. J'y reviendrai.

Au milieu des années 1950, ma mère avait été mariée à un homme habitant Mpouya, un district des plateaux Batékés. Elle avait rejoint ce ménage, très jeune, avant ses 14 ans. De ce mariage forcé, sont nés deux enfants, tous décédés en bas âge.

Échaudé par le drame qu'avait connu sa fille, son père l'avait retirée de ce ménage. Ainsi elle avait rejoint Entsiala, où un an après, mon père l'avait épousée.

Ma mère était arrivée dans ce nouveau ménage, rejoignant ainsi mon père, un homme largement plus âgé qu'elle, qui avait toujours mené une vie de célibataire endurci. Il avait toujours vécu entouré de ses nombreux neveux, qui étaient tous venus du village à la recherche d'une vie meilleure à Brazzaville. Mon père avait décidé de s'arrêter d'être volage pour vivre autrement. La présence de ma mère à ses côtés, l'aurait semble-t-il stabilisé.

Des informations, que j'ai pu glaner en grandissant, font apparaître clairement que mon père s'occupait de sa femme, comme le font les princes amoureux. Il travaillait comme forgeron à UNELCO, une société qui gérait à

l'époque la production et la distribution de l'électricité au Congo. Cette société, qui était devenue la SNE, avait été privatisée deux ans auparavant, pour devenir E2C.

Bref, l'affection qui lui avait fait défaut à Mpouya, ma mère l'avait obtenue à Brazzaville. Cette chaleur affective avait été renforcée par la présence à ses côtés de tous les neveux de mon père, qui se portaient tous comme des protecteurs bienveillants. Ma mère en avait gardé de merveilleux souvenirs. Elle est devenue la matrice de cette famille.

Elle s'était imposée dans son nouvel écosystème, comme élément régulateur de la vie de cette communauté, rendant de ce fait fier son mari, qui s'enorgueillissait auprès de ses ex-copines.

Seul élément sombre au tableau, mon père qui prenait de l'âge, voulait fonder sa famille et les enfants tardaient à venir. Il a fallu attendre un peu plus d'un an avant que ma mère ne me mette au monde.

Mon arrivée au monde avait, semble-t-il, renforcé les liens affectueux que mon père entretenait avec ma maman. Après moi, la famille s'était agrandie. Ma mère lui avait donné trois autres enfants.

En 1963, j'étais enfant, sans rien comprendre, j'avais observé l'activisme de mon père. Il se faisait de plus en plus rare à la maison. Il avait rejoint ses collègues de boulot afin de porter un coup de grâce au pouvoir du premier président du Congo, Fulbert Youlou, à qui l'on reprochait d'avoir volé et bradé les intérêts du Congo. J'essaie de rester caricatural, en restituant ce qu'un enfant de cinq ans, vivait. Il est extraordinaire de se remémorer tous ces souvenirs qui remontent à près de 60 ans.

J'avais vécu l'époque où les résidences de ceux qui appartenaient au cercle du pouvoir brûlaient sous l'impulsion d'une population en colère.

L'heure était certes grave, mais étais-je en capacité de comprendre quelque chose ? La réponse est certainement non.

Je vivais avec amusement ces moments ô combien douloureux pour notre pays. Le Congo avait connu une grande turbulence insurrectionnelle, qui avait conduit le président Massamba Débat au pouvoir.

Un an plus tard, à la veille de la rentrée scolaire, plus précisément en juillet 1964, mes parents avaient décidé, sans que je le sache, de m'envoyer faire mes études primaires à Mbaya, auprès de ma tante.

Il m'avait simplement été dit que je partais passer des vacances, alors qu'ils avaient planifié mon déracinement, sans mon consentement. C'était la première fois que je me rendais au village. J'avais favorablement accueilli cette nouvelle.

Qui ne serait pas heureux de rencontrer ses grands-parents maternels, mes grands-parents paternels étant morts depuis bien longtemps.

Ma mère s'activait à préparer mes bagages. J'observais mon père ramener à la maison chaque jour, soit des vêtements, soit des chaussures. Tout le monde s'investit autour de ce voyage, mes frères, ceux que les Européens appellent cousins, y compris. J'étais trop enfant pour comprendre que tout ce beau monde participait à ma délocalisation, alors que personne n'avait sollicité mon avis.

Le jour de mon départ, je fus confié à un cousin de ma mère, qui partait passer ses vacances au village. Nous devrions prendre un bus non loin de notre résidence.

Mon père n'avait pas supporté me voir partir, alors qu'il était le grand artisan de mon départ, qu'il jugeait bon pour mes études. Il voulait m'offrir la chance d'aller étudier auprès d'un agent technique de santé, qui était alphabétisé et qui baragouinait un français audible. Ce n'était pas le cas de mon père qui, comme ma mère, ne parlait pas français. Il avait donc misé sur moi, pour lui rendre sa fierté demain.

Ma mère était aussi sur le lieu de départ. Elle avait les yeux englués de larmes. Je crois qu'elle supportait mal l'idée de se séparer de son bout de chou, car je n'avais eu 6 ans que deux mois plus tard. Je ne comprenais pas sa tristesse. Je fus confié à un de mes oncles maternels qui me servirait de tuteur tout au long du voyage, il n'avait pas été mis dans le secret. S'il l'avait su, il n'aurait pas accepté que je sois envoyé pour de bon, au village. Nous avons emprunté ce bus de monsieur Malonga Motoudi, juste à côté de la grande école de Poto-Poto. La saison sèche venait d'annoncer ses couleurs. Les températures étaient agréables, cela nous changeait des chaleurs qui ne finissaient pas de nous accabler.

Le voyage me fut pénible. C'était la première fois de ma vie que je quittais le cocon familial pour une destination qui m'était inconnue.

J'avais le mal du voyage. Je me souviens avoir vomi durant tout le voyage, indisposant ainsi les autres passagers, qui volaient à mon secours sans toutefois y parvenir.

J'avais sali les vêtements du cousin de ma mère. Ce voyage fut long et pénible. J'avais l'impression que le

véhicule n'avancait pas, car les paysages étaient quasiment les mêmes. Ils se ressemblaient tous.

Par contre j'avais été émerveillé par la rivière Léfini, un cours d'eau majestueux, fait d'un débit rapide et calme. Il n'y avait aucun pêcheur en vue. Cependant, lorsque nous arrivâmes à Gamboma, le spectacle était différent. Des enfants de mon âge, manifestation de grands nageurs, traversaient à la nage la rivière Nkeni, une autre rivière majestueuse du nord Congo.

Le spectacle m'effrayait. Je craignais des noyades, mais c'était sans compter sur l'expérience de ces enfants, qui bravaient l'insolence de cette rivière.

Comment et par qui avaient-ils appris à nager. Cette question me taraudait.

Ces enfants minces, aux ventres bedonnants, étaient pour la plupart malnutris.

Ils passaient tout leur temps dans les champs en compagnie de leurs parents, et dans l'après-midi, comme une grappe de raisins, ils partaient se baigner sans se frotter le corps, à la Nkényi. J'avais l'impression de rencontrer un autre monde.

Vers 17 heures, nous étions arrivés à notre destination, où m'attendait le frère de mon papa, mon deuxième papa. Je ne l'avais jamais vu. Dès qu'il me vit descendre du bus accompagné de mon oncle, il courut vers moi pour me serrer dans ses bras, alors que j'avais des vomissures asséchées sur mes vêtements. Cela ne l'avait pas heurté, bien au contraire, il était heureux d'accueillir l'enfant de son frère, resté à Brazzaville.

Je suis donc arrivé à Gamboma, capitale de toutes les contrées Gangoulous. Le spectacle qui s'offrait, à mes yeux, venait de me faire prendre conscience que j'avais

quitté ma ville pour un coin perdu quelque part, au nord du Congo. Aucun enfant ne parlait le lingala, la langue dans laquelle je communique avec mes amis restés à Brazzaville.

La nuit est vite tombée. Mon oncle paternel était polygame, père d'une très grande famille. Cela me changeait de mon environnement où nous n'étions pas nombreux, hormis mes cousins qui, pour certains, vivaient sous notre toit.

J'avais été invité à partager un repas très sommaire avec mon oncle.

Comme j'étais très fatigué, il me conduisit vers ma chambre, un espace rustique sans commodité. J'étais en train de vivre ma première désillusion.

Le lendemain matin, personne n'était allé au champ. Je leur avais apporté du poisson salé, du sucre, du riz et de l'huile d'arachides. Ces denrées étaient considérées comme de l'or au village.

Le frère de mon père m'avait présenté ses deux épouses, après leur avoir expliqué clairement notre filiation. Je fis la connaissance de mes cousins qui, pour la plupart, étaient plus âgés que moi.

Tout le quartier par curiosité s'était invité à la maison de mon oncle. Ils voulaient voir à qui ressemblait cet inconnu qui était arrivé de Brazzaville. J'étais devenu un objet de curiosité. Tous ces enfants qui faisaient des allers retours découvraient quelqu'un qui leur était différent. J'étais propre alors qu'ils ne se préoccupaient pas de leur hygiène corporelle. Ils avaient leurs habitudes. Ils parlaient se baigner tous les jours dans la rivière Nkeni, sans que cela inquiète leurs parents. Je ne conçois pas qu'un parent à Brazzaville, puisse laisser son enfant, de moins de 10 ans, aller se baigner seul au fleuve Congo.

La nouvelle de mon arrivée s'était répandue dans Gamboma. Tous les parents de mon papa avaient accouru pour venir voir à qui ressemblait l'enfant d'André, leur frère qui avait quitté le village depuis plus de vingt (20) ans. Il était considéré, depuis lors, comme un citoyen. Quitter le village pour la ville était vécu comme un signe d'émancipation sociale.

Ils étaient heureux de me voir, et surtout de pouvoir communiquer avec moi dans ma langue maternelle, car mes parents, en nous élevant, s'étaient attelés à le faire dans notre langue vernaculaire.

Ils étaient fascinés par l'étendue de mon vocabulaire. Nombre d'entre eux n'en revenaient pas.

La maison de mon oncle ne désemplissait pas. Il avait reçu du monde toute la journée. Il avait pris la précaution d'envoyer des émissaires aller annoncer à mes grands-parents et à ma tante, la grande sœur de ma mère, mon arrivée à Gamboma, et qu'il se ferait le plaisir de me conduire dans une semaine à Mbaya, ma destination finale.

Je n'avais pas de nouvelles de mes parents. Comme j'avais autour de moi beaucoup d'enfants de mon âge, je ne me faisais aucun souci. Très vite, j'ai su me mêler à eux. J'avais ramené un ballon de foot avec moi. Le foot était devenu une activité qui nous agrégeait tout le temps. Je pouvais tout faire avec mes cousins, sauf aller me baigner à la Nkéni, car je ne savais pas nager. Mon oncle redoutait une escapade de ma part. Pour veiller à ma sécurité, il avait placé autour de moi, sans qu'ils soient réellement visibles, des grands frères qui assuraient ma protection au quotidien.

Deux jours après mon arrivée, à Mbaya comme à Entsiala, tout le monde savait que l'enfant de Pauline, ma mère, était à Gamboma.

Le frère de mon père vendait le poisson fumé au marché, tandis que ses épouses se livraient aux activités champêtres à Ossio, mon village paternel, situé à 5 km de Gamboma.

Un gros panier accroché au dos, elles s'y rendaient tous les jours, à partir de 6 heures du matin, pendant que je dormais encore.

Elles se faisaient toujours accompagner de leur progéniture. L'essentiel de leur activité agricole de subsistance, était la culture de l'igname.

Tout ce monde revenait souvent vers 3 heures de l'après-midi, avec des fagots pour cuire le repas du soir, et le manioc pour la consommation familiale.

C'était une autre vie que je découvrais. Ces dames étaient d'une bravoure sans nom.

Parvenir à vivre cette contrainte, sans laquelle leurs enfants ne pouvaient accéder à un morceau de manioc m'impressionnait fortement. J'avais compris pourquoi les gens paraissaient très vieux pour leurs âges, alors qu'ils étaient relativement jeunes. L'explication tenait en un seul mot : pénibilité. Oui le travail champêtre était pénible.

A mon réveil, après avoir pris mon petit déjeuner fait de manioc et d'un bout de poisson salé, et de poisson fumé braisé, accompagné d'un peu de saka-saka, je rejoignais mon oncle au marché, pour ne pas tourner en rond seul à la maison. Pendant toute la semaine, je fus confronté à ce rituel. J'étais dans un autre monde. Je n'avais pas d'autre choix que de m'y adapter sinon, j'aurai été sujet à la dépression.

Dès le retour de mes cousins des champs, nous nous livrions pendant une heure à une partie de football, avant qu'ils n'aillent plonger dans les eaux profondes et sombres de la Nkény.

Mon oncle, le frère de mon père, savait que j'étais venu au village pour commencer ma scolarité. Comme mes parents, il s'était bien gardé de me dire la vérité. Un samedi, escortés par deux de ses frères, il me fit installer sur son vélo pendant que les siens portaient mes bagages, pour le village Mbaya.

La route était sablonneuse. Les vélos avançaient lentement. Je désespérais, car je trouvais le voyage beaucoup trop long par rapport aux explications que mon oncle m'avait fournies la veille.

En pleine route, mon oncle avait ordonné que les trois (3) vélos s'arrêtent, pour que nous nous alimentions. L'eau que nous buvions n'était pas potable.

Elle venait de la rivière Nkény, conservée dans une grandealebasse, pour en garder la fraîcheur. Ces braves gens menaient une vie rudimentaire.

Ils ne pouvaient vivre longtemps, car ils étaient exposés à toutes sortes de maladies.

Je me posais la question de savoir comment ils arrivaient à affronter une telle brutalité imposée par la vie. Personne ne réfléchissait à comment en sortir. Ils avaient intégré et accepté cet état de fait. Ils me faisaient de la peine.

Après avoir déjeuné, nous avons repris la route pour arriver à Mbaya à la tombée de la nuit.

Il faisait tellement noir que je ne distinguais personne. J'entendais des voix, sans pouvoir effectivement y apposer un visage.

Nous avons été accueillis par ma tante, son mari et sa deuxième épouse.

Ne pas avoir deux femmes, comme épouses, était très mal vu dans la contrée Gangoulou de l'époque. La polygamie était un signe de puissance, doublée de richesse.

Ma famille d'accueil était très bien logée. Monsieur, femmes et enfants partageaient une maison coloniale, dans laquelle, il y avait plusieurs chambres, et moi, j'étais appelé à partager une chambre commune avec un cousin. Cette nuit, mon oncle et ses frères avaient trouvé refuge dans une pièce en terre battue, attenante à la grande maison, où j'allais passer ma première nuit de villageois. Le lendemain au réveil, avant que mon oncle et ses accompagnateurs ne prennent le chemin du retour, la bienveillance Gangoulou veut que les visiteurs repartent de chez eux avec quelques victuailles.

Je découvrais pour la première fois la grande sœur de ma mère, sa rivale, tous les enfants de la maison et son mari, qui était revenu du dispensaire, où il était allé aider la matrone qui faisait accoucher une dame.

Par la même occasion, je prenais connaissance de l'environnement qui serait désormais le mien.

Pendant que mon oncle échangeait avec mon bel oncle, au détour d'une phrase, je compris que je n'étais pas là pour passer les vacances, mais plutôt pour y vivre, et débiter mes études primaires. J'étais sonné et ma tante l'avait observé. Qu'allais-je devenir dans ce petit trou perdu en pleine forêt équatoriale, plongé dans l'obscurité ? Serai-je condamné à y vivre ? Il me fallait réfléchir. J'étais un enfant de Poto-Poto, nourri par les défis de mon quartier de Brazzaville. Mon éducation communautaire m'avait armé à ne jamais abdiquer.

Mon oncle et ses frères avaient pris congé, pour retourner à Gamboma qui, comparé à Mbaya, ressemblait plutôt à une petite ville. On peut comprendre dans quel monde mes parents m'avaient délibérément installé.

Pendant des jours, je m'étais mis à échafauder un plan pour quitter cet endroit, qui ne m'offrirait aucune satisfaction. Des idées suicidaires me tourmentaient. Je songeais aller à la rivière me noyer.

En une semaine, ma tante avait constaté que je perdais du poids, car je refusais de m'alimenter. J'avais clairement dit à toute la famille, que ma place était à Brazzaville et non au village. J'étais citadin et non un villageois. Je n'avais pas laissé mes amis à Poto-Poto, pour venir croupir là, à Mbaya, et vivre une vie de misérable. Qu'avais-je fait au bon Dieu pour qu'une telle punition me soit infligée ? J'en voulais à mes parents de m'avoir abandonné. Par tous les moyens, il me fallait quitter ce village, pour regagner Gamboma et, si possible, monter dans le premier véhicule pour rejoindre Brazzaville.

Ma tante avait demandé à ma grand-mère, qui habitait Entsiala, de venir me parler, afin que je reste à Mbaya, comme prévu.

Le frère de mon père avait été tenu informé de mon refus de vivre au village. Il avait écrit à mes parents, pour leur dire que j'avais catégoriquement refusé de vivre dans ce petit village austère, semant ainsi le trouble dans l'esprit de mon père. Il y avait de la tension à la maison à Brazzaville. Mon bel oncle, en bon psychologue averti, redoutait que je ne fasse une fugue. Il avait vu juste, car cela faisait partie de mon projet que je mettrais à exécution le plus tôt possible.

Pour endormir ma tante et mes cousins, j'avais feint de m'intéresser à la vie au village. Je participais de plus en

plus aux activités des enfants du village. Je passais mon temps à mieux étudier la route qui me conduirait vers Gamboma, cette plaine immense qui s'étalait sur des kilomètres.

J'avais bien mis au point ma technique d'endormissement de tout le monde.

J'étais devenu l'enfant le plus agréable et le plus sage de la maison, toujours prêt à rendre service. Personne ne pouvait s'imaginer que cet enfant qui allait avoir six (6) ans était capable d'une telle ingéniosité.

J'épiais les villageois qui avaient en projet un départ vers Gamboma, notamment ceux qui iraient à pied, car tout le monde n'avait pas de vélo, cet instrument considéré comme un luxe au village.

Un matin pendant que mes cousins étaient partis tendre des pièges pour capturer en forêt des petits animaux, j'avais enfin décidé de quitter Mbaya, en suivant des dames qui étaient parties d'un autre village, et qui se rendaient à Gamboma.

Elles avaient vite compris au regard de mon accoutrement que je n'étais pas un enfant habitant le village. Elles ne m'avaient posé aucune question, cependant, je crois qu'elles gardaient un œil attentif et plein de curiosité à mon endroit.

Nous avons marché sur plus d'une dizaine de kilomètres, lorsque je croisai une dame d'un certain âge, portant un grand panier au dos, rempli à ras-bord. Elle avait tout de suite compris que j'étais son petit-fils, car je ressemblais beaucoup à ma mère qui, d'ailleurs, lui ressemblait. La génétique est très complexe. Il avait suffi à ma grand-mère de me regarder fixement, pour comprendre que j'étais un enfant provenant de sa lignée. Elle posa son panier par

terre et m'interpella par mon nom. Elle avait aussitôt compris que j'étais en pleine fugue.

Elle m'avait supplié pour me ramener à Mbaya. Je lui avais opposé une fin de non-recevoir. Je voulais retourner chez mes parents, et je ne tenais plus à rester une seule seconde au village.

Elle avait en face d'elle son petit-fils, très déterminé de quitter le monde villageois. Elle était malheureuse. Cette dame, que je voyais pour la première fois de ma vie, m'avait pris dans ses bras. Elle pleurait, car elle me voyait souffrir. Sans aucune explication, elle avait adhéré à mon projet, pour enfin m'accompagner à Gamboma, chez mon oncle, le frère de mon père.

Entretemps à Mbaya, c'était le déluge ! Tout le monde était à ma recherche.

L'inquiétude grandissait. Ma famille d'accueil avait cru qu'il m'était arrivé quelque chose de fâcheux, sans se douter que je pouvais fuguer, alors que mon bel oncle s'en était douté quelques jours auparavant.

Ma grand-mère sur le chemin qui nous conduisait à Gamboma avait rencontré des gens, qui avaient pris le chemin dans le sens inverse. Elle leur avait demandé de transmettre au responsable du dispensaire de Mbaya, que leur vacancier avait décidé de quitter le village, et qu'il était dans les mains de sa grand-mère, en route pour Gamboma et par la suite Brazzaville sa destination finale.

Durant tout le trajet, nous n'avions échangé aucune parole. Le but principal de ma grand-mère était de me sécuriser sur mon chemin de retour.

Avant la tombée de la nuit, nous étions arrivés chez mon oncle, qui était très surpris de me voir accompagné de ma

grand-mère. Je n'avais aucun bagage. Il avait tout de suite établi ma fugue.

L'heure n'était pas aux explications. Ma grand-mère alla trouver refuge chez une de ses cousines, pendant que j'allais me coucher, car j'étais très fatigué après avoir parcouru à pied autant de kilomètres. Le lendemain, mon oncle envoya un message à Mbaya pour dire que j'étais bien arrivé chez lui, et que tout se passait bien.

Ma grand-mère était allée s'entretenir avec lui, pour qu'ensemble, ils étudiaient la possibilité de me remettre dans un véhicule, qui me ramènerait auprès de mes parents. Ils s'étaient accordés en attendant la réaction de mon père, à qui un courrier fut adressé, pour lui faire état de ce que j'avais entrepris comme résolution. On lui avait raconté comment j'avais mis ma vie en danger, en quittant Mbaya seul, tout en soulignant la chance que j'avais eue de croiser ma grand-mère qui me récupéra en chemin.

J'étais heureux d'être sorti des griffes de ce village glauque, où il n'y avait rien. J'avais retrouvé mes cousins avec lesquels nous avons monté une petite équipe de football. J'étais heureux d'être parmi eux, car je savais que je ne vivrai pas à Gamboma non plus.

Trois jours après avoir regagné Gamboma, ma tante était venue me voir accompagnée de son mari. Ils avaient ramené mes bagages, signe d'une rupture de contrat, actée. En les voyant, j'avais honte de leur avoir imposé une telle souffrance en quittant le village, sans leur avis. Je n'avais pas d'autre choix que de terminer ce que j'avais entrepris. Ils n'étaient pas indignés. Au contraire, ils me comprenaient. Il n'est pas facile de déraciner un enfant et de lui imposer un environnement qui peut lui paraître hostile.

Le lendemain, ce couple avait repris le chemin de Mbaya pendant que ma grand-mère, avait jugé utile de passer encore quelques jours avec moi avant que je ne rejoigne mes parents, mes frères et mes amis à Brazzaville.

Tous les matins, quand tout le monde allait aux champs, je rejoignais ma grand-mère, là où elle séjournait.

Je venais de remporter une victoire sur mes parents. J'attendais fébrilement leur réaction, car mon oncle leur avait écrit quelques jours auparavant.

Mon séjour définitif avait été transformé en courtes vacances, par moi-même. Une semaine plus tard, mon père avait écrit à son cousin pour lui demander de me mettre, le moment venu, dans un véhicule qui me ramènerait à Brazzaville. Le projet de me déraciner avait donc été éventé grâce à ma ténacité, malgré mon bas âge. Étais-je conscient de l'acte courageux que j'avais posé ? Je n'en étais pas sûr.

Je voulais simplement retrouver mes amis à Brazzaville, avec lesquels nous avons en partage le lingala, comme langue nationale, et nos cercles de jeu.

Mon oncle avait décidé que je passe la suite de mes vacances chez lui. Je n'avais jamais été aussi rayonnant que pendant cette période.

Je m'étais fondu dans le groupe de mes cousins, qui accompagnaient leurs mères aux champs. Les épouses de mon oncle avaient beaucoup d'attention pour moi. Elles m'avaient confié un petit territoire de leurs champs, pour que je récolte l'igname que vendais à notre retour à Gamboma, tous les après-midis.

Ma présence au marché, devant mes ignames en train de héler les clients, surprenait les habitants de cette localité.

On me trouvait trop propre assis à côté de mon ballon de foot en train de vendre mes ignames.

Je préparais ma rentrée scolaire en vendant des ignames. Mon oncle avait passé des consignes à ses épouses, pour que je me fasse un peu d'argent avant de repartir rejoindre mes parents.

Sans le vouloir, je m'étais fait remarquer par mes talents de vendeur d'ignames.

Le bruit avait couru dans tout Gamboma, plaçant ce jeune citadin venu de Brazzaville, qui arrivait à écouler toute sa marchandise pendant que les autres vendeurs écoulaient difficilement la leur, au sommet des grands vendeurs du marché de cette bourgade.

Mon grand-père, depuis Entsiala avait été informé de mes prouesses. Il avait racheté à vil prix toute la production d'ignames de son village, et me l'avait fait parvenir, afin que je la revende un peu plus chère, pour gagner davantage d'argent. C'était sa contribution.

Mes parents étaient également au courant. Mon aptitude à écouler facilement ma marchandise faisait le bonheur de mon oncle, et celui de ses deux épouses qui m'avaient entraîné à exercer ce petit commerce insolite.

Mes vacances avaient connu une autre dimension. J'avais passé tous les mois de juillet et d'août à vendre des ignames.

Ce fut une très belle expérience. Malheureusement la rentrée scolaire approchait, il me fallait me préparer à regagner la ville capitale du Congo, où m'attendaient mes parents après qu'ils eurent échoué à m'imposer Mbaya, comme espace où je devrais débiter mes études primaires.

Une semaine avant mon retour à Brazzaville, mon grand-père m'avait fait chercher par un de mes cousins. Nous nous y étions rendus sur une bicyclette d'un autre âge.

Ce village contrairement à Mbaya était non loin de Gamboma.

A mon arrivée, tous les chefs traditionnels m'attendaient. Ils avaient hâte de serrer la main de l'enfant de Pauline, leur fille qui avait quitté le village depuis bientôt 8 ans, et qu'ils n'avaient plus revu. Décidément, tous ces petits villages avaient des traits de ressemblance. Les gens vivaient dans le dénuement. Ils se contentent de très peu. Ils avaient été exclus du semblant de modernisme, que nous côtoyions à Brazzaville.

J'ai été frappé par le charisme de mon grand-père. Il ne parlait pas beaucoup, mais à chaque fois qu'il ouvrait sa bouche, sa parole faisait autorité. Il était fier de son petit-fils.

J'avais passé ma nuit dans la case de ma grand-mère, autour d'un feu de bois. Elle ne voulait pas me lâcher. Cet amour qu'elle avait pour ma mère, elle me le transmettait. Elle n'avait plus revu sa fille depuis longtemps. Manifestement, elle lui manquait. Que pouvais-je faire pour la rendre heureuse ?

Intérieurement, j'avais pris la résolution de demander à ma mère de faire un tour au village, dès que je rentrerais à Brazzaville.

Après un séjour de trois (3) jours à Entsiala, je fus reconduit à Gamboma, pour rassembler mes affaires, et monter dans le bus qui m'avait transporté à l'aller.

De retour à Brazzaville, je lisais la gêne dans les yeux de mes parents. Ils avaient triché avec leur premier fils, en l'envoyant étudier au village. Ils avaient cru bien faire

parce qu'ils avaient estimé que le mari de ma tante, qui était alphabétisé, pouvait suivre ma scolarité. Un paramètre leur avait échappé : mon côté rebelle que j'avais tiré de Poto-Poto.

Je n'en voulais ni à mon père, encore moins à ma mère. J'avais retrouvé mon quartier, mes amis et surtout notre petite équipe de football du quartier. J'étais très heureux de retrouver les miens. Je passais mon temps à leur expliquer mes vacances. Mes amis m'écoutaient sagement, lorsque j'avais évoqué mes prouesses de vendeur d'ignames au marché de Gamboma. Ils n'en revenaient pas que j'eusse réussi à séduire les clients, alors que je ne connaissais pas la sociologie de cette contrée. Grâce à mon courage et à ma pugnacité, j'avais réussi à m'imposer dans ce milieu.

J'avais rendu compte à ma mère de tout ce que j'avais observé durant les trois (3) jours, que j'avais passés dans son village, en dormant dans la même case que sa maman. Je lui avais demandé de s'organiser pour qu'elle aille voir ses parents. Sa maman avait une grande envie de la revoir. Ma mère pensait que j'avais mûri depuis mon séjour au village.

Je me devais de leur faire le point de tout ce que j'avais ramené comme argent. Mon père en était troublé. Il avait les larmes aux yeux. Il faisait tout son possible pour contenir son émotion, qui n'était que la traduction de sa reconnaissance envers les siens, qui s'étaient tant mobilisés pour son mouflet.

Je n'avais pas élaboré la liste de mes multiples donateurs, car je ne savais pas écrire, mais j'avais en mémoire les noms des personnes qui m'avaient beaucoup aidé à Gamboma.